

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1929

Discours prononcé par M. André FONTAINE, Inspecteur Général de l'Instruction publique

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Amis,

En écoutant tout à l'heure les réflexions si suggestives, si justes, si délicatement nuancées du jeune et excellent maître qu'est M. Hallynck, j'observais avec joie qu'une même et généreuse conception pédagogique se transmettait des anciennes aux nouvelles générations de professeurs. J'en appelle à ceux de mon temps, à des hommes comme MM. Rolland et Aymonier, comme mon vieil ami André Cury, - et je n'ai garde d'oublier M. le Proviseur lui-même, auquel je suis lié depuis plus de quarante ans, hélas ! d'une affection étroite, - j'en appelle à tous ceux qui furent formés par nos fortes disciplines, et je leur dis : « N'est-ce pas que nous nous retrouvons entièrement dans ceux qui ont été – ou auraient pu être – nos élèves, et qui sont aujourd'hui nos collègues ? »

Il y a bientôt vingt ans, j'enseignais le français à des élèves du Lycée Buffon qui le savaient aussi bien que moi et qu'il était alors permis – heureux temps ! – d'appeler des taupins. Je m'efforçais, non pas de leur enseigner le double genre des mots *amour*, *délice* et *orgue*, mais l'art de lire, de comprendre et de goûter les grands poètes. Comme M. Hallynck, j'étais pénétré de cette pensée que nous ne sommes que des initiateurs, mais des initiateurs d'énergie spirituelle, des semeurs d'idées fécondes, qui font la vie plus belle et lui donnent sa pleine signification humaine.

Eh ! quoi, les poètes, me diront peut-être non pas les taupins, puisque mon collègue et ami, M. Tresse, m'a dit qu'il n'y avait plus de taupe officielle, - mais les élèves de mathématiques spéciales, ou même élémentaires, - eh ! quoi, les poètes, ces rêveurs, ces exaltés, ces maudits parfois, les poètes nous apprendraient à nous orienter dans la vie moderne, les poètes morts depuis trois mille ans, comme Homère qui n'a peut-être jamais existé, ou depuis quarante ans, comme Hugo, qui, au dire de certains de ses successeurs, n'a jamais existé non plus, les poètes incapables – on le leur a bien prouvé ces temps derniers – de réaliser même la poésie pure, les poètes seraient nos guides dans le monde du XX^e siècle et nous exhausseraient véritablement à la dignité d'hommes ?

Mes amis, n'en doutez pas, et souffrez que je vous fasse, en quelques minutes, ma dernière classe sous forme de démonstration, puisque je viens de poser le théorème.

Si peu que vous ayez encore vécu, n'est-il pas vrai que vous aimez, que vous désirez pour vous-mêmes ce que l'on a si joliment appelé la vie en fleur ? La vie en fleur, je vous la souhaite du plus profond de mon cœur ; mais votre expérience vous a déjà prouvé que les roses ont

des épines et se fanent en quelques heures ; il y a cependant un moyen de contempler, à la façon d'un beau spectacle, cette existence de choix qui convient si bien à votre âge, de la provoquer en vous-mêmes par la pensée, d'en cueillir les joies naïves et délicates : c'est, mes amis, de suivre, avec le vieil Homère, Nausicaa dans ses jeux, sous le ciel pur de la Grèce, aux bords découpés de la Mer Ionienne. A ceux qui peuvent lire le grec, les vers de l'aède seront un enchantement ; aux autres, une simple et fidèle traduction ressuscitera sa pensée et évoquera tous les détails d'une scène charmante où la complexité délicate des sentiments les plus simples vous révélera à vous-mêmes votre propre vie intérieure. – Et puis vous lirez les *Perses* ou *Antigone*, et, comme une noble statue grecque, la tragédie vous enseignera les attitudes de la douleur qu'il faut bien que vous connaissiez aussi, les attitudes de la prière, de l'enthousiasme, en dehors de tout cet appareil théâtral un peu conventionnel auquel vous êtes trop habitués. Il y a un contact spirituel plus étroit entre les personnages de la tragédie antique et vous-mêmes qu'entre ceux du XVII^e ou du XIX^e siècle qui répondent moins à vos propres réactions sentimentales. Et si, par bonheur, vous respirez, avec Théocrite, l'air bucolique de la Sicile, vous connaîtrez enfin ce qu'il y a de plus subtilement raffiné, et, en même temps, de plus sincèrement passionné dans l'âme grecque – qui est peut-être le plus délicieux et le plus poétique exemplaire de l'âme humaine. N'est-ce donc rien que de nous retrouver, que de nous lire dans des hommes d'une époque lointaine où le souci de vivre bellement semblait être la principale et peut-être la seule raison de toute activité ? Quelle école que celle des poètes grecs, sans en excepter ce divin Platon, où se révèle, dans la plus pure des proses, la plus grave, la plus riante et la plus audacieuse pensée qui ait jamais éclos chez un poète !

Tous ces trésors, mes amis, sont à votre portée : sans cesse vous pouvez y puiser cette confiance dans la vie, cette joie de la beauté révélée qui est comme la justification de l'existence, par ailleurs si troublante. Et je ne vous ai point encore parlé des Latins plus abstraits, il est vrai, mais parfois plus sensibles que les Grecs ; depuis vingt siècles, s'élève des vers virgiliens la plainte immortelle d'Orphée pleurant sur Eurydice ; depuis vingt siècles, la tristesse d'Andromaque, veuve d'Hector, témoigne de la fidélité des grandes âmes aux affections souveraines ; depuis vingt siècles, la mutuelle et infinie tendresse des jeunes s'exalte dans la totale et harmonieuse amitié de Nisus et Euryale ! Et vous renoncerez, vous, les mathématiciens, à pénétrer par la joie tous ces problèmes de la vie morale qui nous touchent de si près et dont l'étude s'impose à quiconque se sent vraiment un être pensant et aimant !

Oui, je sais, Homère, Sophocle, Théocrite, Virgile et même Lucrèce sont bien loin de nous : le monde s'est élargi depuis eux ; nous nous sommes interrogés plus anxieusement sur le sens de la vie ; il vous faut de plus modernes conducteurs intellectuels ... Si je vous disais qu'en chacun de nous réside une puissance permanente d'émotion qui a inspiré toute la poésie antique et lui confère aujourd'hui encore une valeur d'actualité, vous me répondriez que vous avez besoin d'autre chose que de la limpide et sereine lumière hellénique, d'autre chose que l'étroit horizon du monde latin, que vous sentez, au fond de vous, l'inquiétude d'un mystère et que ce mystère, vous voulez le pénétrer à la façon du savant décidé à déchirer tous les voiles et à regarder la vérité face à face.

Soit ! Mais quel poète, même antique, n'a pas été troublé comme vous par ce mystère qui n'est autre que celui de la destinée humaine ? Les Grecs ne s'embarrassaient pas de dogmes, mais ils n'en recherchaient pas moins la signification de la pauvre existence humaine, et c'est

Pindare qui, avec une mélancolie toute moderne, avec le pessimisme désenchanté d'un Chateaubriant ou d'un Byron, définissait la vie « le rêve d'une ombre ». Avec des yeux plus naïfs et plus confiants, les poètes du Moyen Age français entrevoyaient au ciel d'angéliques récompenses pour les âmes héroïques ou saintes ; qu'il est bon de les suivre, moins encore dans leurs guerrières chevauchées que dans leurs merveilleux voyages à la quête du Graal ! La mystique, elle aussi, est une des solutions poétiques du problème de la destinée, et, jusque dans la musique moderne, elle a trouvé son expression la plus pénétrante et la plus actuelle. Si vous consentez à vivre quelques heures en compagnie des chevaliers de la Table ronde, je vous garantis ceci : tout un côté de l'âme humaine s'ouvrira devant vous en splendeur !

Je sais bien ce que je pourrais vous dire des poètes de la Renaissance et du XVII^e siècle. Mais je ne le vous dirai pas, parce que vous l'avez déjà trop entendu et parce qu'aussi je prévois votre objection : pour bien goûter ces grands génies, vous voudriez que l'étude n'en fût plus encombrée de commentaires grammaticaux, philologiques, historiques, critiques – que sais-je encore ! – et que simplement, en toute candeur, on vous plaçât devant la beauté pure. Il faut avouer, mes amis, que vous êtes un peu exigeants et que vous faites vraiment bon marché des obligations professionnelles, traditionnelles et, en quelque sorte, constitutionnelles que nous impose le culte scolaire des immortels classiques. Mais, quand nous ne serons plus là, relisez, comme en cachette, Molière, et aussi Corneille, et surtout Racine, et puis encore quelques-uns des sonnets à Hélène ; vous me direz ensuite, confidentiellement et non plus en qualité d'élèves toujours un peu frondeurs, si vous n'avez pas découvert chez ces bons poètes de France un aspect nouveau de l'homme, tantôt en face de la vie commune et quotidienne, tantôt devant la cruauté du sort où s'éprouve la volonté des héros et où l'enthousiasme rend l'impossible réalisable, tantôt enfin devant ces forces inavouables ou inavouées de notre nature qui parfois entraînent au crime et au déshonneur les plus nobles âmes : je parle ici, vous le pensez bien, de Phèdre ou d'Hermione ou même de Mithridate.

Toute cette logique de la passion vous paraît-elle un peu artificielle ? Voulez-vous voir l'homme aussi divers, aussi contradictoire et incompréhensible que l'univers lui-même ? Lisez Shakespeare, lisez Goethe : ceux-là vous feront sonder les profondeurs du conscient et de l'inconscient. Quel spectacle que celui de Hamlet inquiet de tout et de soi, que celui de Faust acharné contre la misère de sa propre nature et recourant aux maléfices pour savoir enfin ce que c'est que vivre ! Lisez les tumultueux romantiques, chez qui la rêverie se mêle à la passion, la vision à la méditation, l'éloquence au sanglot et l'idée à l'image que la virtuosité verbale enroule l'une à l'autre. Ecoutez toutes les voix poétiques qui se mêlent étrangement depuis un demi-siècle, celle de l'amer et impénitent Baudelaire comme celle du tendre et résipiscent Verlaine, celle du radieux Bainville comme celle du mystérieux Mallarmé, et reconnaissez-y l'écho agrandi de toutes vos émotions, de tous vos troubles, de toutes vos inquiétudes physiques, intellectuelles ou morales. L'étude des sciences vous attire ; mais la science des sciences n'est-elle pas celle de l'âme humaine par qui seule est perçue toute vérité ? Votre illustre prédécesseur Blaise Pascal ne voulait pas qu'on le prît pour un théorème. Voyez, dans le monde, autre chose que des théorèmes ... Et puisque je parle de Pascal, à qui vous ne pouvez refuser votre confiance, souvenez-vous de sa célèbre affirmation : « Nous connaissons la vérité non seulement par la raison, mais encore par le cœur. » Or ce sont les poètes – et certes Pascal en était un ! – qui connaissent la vérité par le cœur et qui l'enseignent sans même se proposer de l'enseigner.

Cette fois, mes amis, ma démonstration est parachevée. Puisse-t-elle vous avoir convaincus ! Puissiez-vous, dans vos recherches abstraites, si passionnantes qu'elles soient, descendre souvent au jardin des poètes, un jardin fleuri d'où l'on voit resplendir les astres dans la nuit comme une promesse de douce et apaisante vérité ! Les poètes sont des penseurs à leur façon ; ils rejoignent les savants dans la contemplation des lois qui régissent le monde. Un jour, peut-être, vous serez à la fois poètes et savants et vous réaliserez ainsi, dans la beauté totale, cette perfection vers qui tend obstinément l'humanité en marche vers son destin.

André FONTAINE

(1869-1951)

Agrégé de lettres (1894)

Inspecteur d'académie à Montauban (1913)

Inspecteur Général de l'Instruction publique – Primaire (1920)

Inspecteur Général de l'Instruction publique – Secondaire (1925)

Professeur remplaçant à Buffon (1910), en classe de Mathématiques spéciales